

Entretien d'Agora International avec Cornelius Castoriadis au Colloque de Cerisy (1990)

Lors du premier colloque de Cerisy organisé autour de son oeuvre (janvier 1990), Cornelius Castoriadis a gentiment accordé au tout nouveau groupe Agora International l'entretien que vous lirez ci-dessous. Les questions, préparées collectivement par les membres du groupe, lui ont été posées par Ramin Jahanbegloo, son premier président. Parmi ceux présents lors de cet entretien enregistré en vidéo: Ramin Jahanbegloo, Zarir Merat, Clara Gibson Maxwell, David Ames Curtis (membres d'Agora International) et quelques-uns des auditeurs du colloque.

Au départ, Agora International a été formée expressément en tant qu' "association loi 1901" afin de catalyser un projet d'émission télévisée autour de ce colloque, auquel ont assisté plusieurs anciens membres des groupes Socialisme ou Barbarie ou London Solidarity, des collègues et des amis de Castoriadis, des membres de sa famille et bon nombre d'étudiants de son séminaire de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Néanmoins, aucune des chaînes françaises que nous avons contactées ne voulait participer à cette aventure télévisuelle. Le cinéaste Chris Marker - réalisateur de l'émission L'héritage de la chouette, où figure Castoriadis - nous a toutefois donné avec amabilité ses conseils pour le filmer nous-mêmes, ce que nous avons finalement fait avec un amateurisme de bonne volonté. Des membres d'Agora International ont pu par la suite amener Marker à faire un petit vidéo-montage, tout à fait éblouissant, d'une quinzaine de minutes à l'occasion de la fête pour le soixante-dixième anniversaire de Castoriadis. Une copie de cet "home movie", que nous ne sommes pas autorisés à distribuer, est disponible dans les Archives d'Agora International pour être visionnée.

L'interview que nous a donnée Castoriadis à Cerisy faisait partie, par ailleurs, d'un effort plus large, de la part d'Agora International, d'interviewer, à Cerisy et ailleurs, des anciens de S. ou B. ou de London Solidarity ainsi que des chercheurs et d'autres personnes qui ont écrit des textes sur son oeuvre ou qui l'ont connu. Ces entretiens, également enregistrés en vidéo, sont disponibles dans les Archives de l'association Agora International, de même que les enregistrements vidéo de la totalité du colloque de Cerisy autour de Castoriadis, les actes de ce colloque organisé par Philippe Raynaud n'ayant jamais été publiés.

À cause de problèmes avec l'enregistrement de la bande sonore, nous n'avons pas pu transcrire d'une façon complètement fiable certaines phrases, ni vérifier, en particulier, quelques noms cités en passant et trop à la hâte par Castoriadis. Depuis des années, nous avons mis à la disposition de chercheurs et de toute autre personne intéressée une transcription inachevée de cet entretien, avec les mots et les noms en question signalés par des astérisques (), leur demandant simplement de promettre de ne pas le distribuer ou en publier des extraits sans notre accord préalable (afin d'éviter la diffusion ou la publication d'éventuelles erreurs non remarquées) - une promesse que presque tout le monde a respectée.*

En publiant à présent cet entretien, en 2007 - dix ans après sa mort - , nous prions les lecteurs/lectrices de nous signaler d'éventuelles erreurs de transcription et de nous fournir

d'autres informations. Nous corrigerons dans la transcription toute erreur qui nous sera signalée et ajouterons les noms manquants, améliorant ainsi, grâce à l'intelligence collective de nos lecteurs/lectrices, la qualité de cette transcription maintenant disponible à tou(te)s par voie électronique.

Merci de communiquer vos observations ainsi que vos corrections directement à notre transcripteur, François Loget: francois.loget@limousin.iufm.fr.

Agora International: Merci à Cornelius Castoriadis d'avoir accepté cet entretien. Première question: Vous êtes né en 1922 à Constantinople; comment s'est déroulé votre enfance à cette période?

Cornelius Castoriadis: Je suis né à Constantinople en 1922, mais j'ai quitté Constantinople à l'âge de 2-3 mois parce que mon père avait subodoré que l'armée grecque, qui était en Asie Mineure à ce moment-là, allait se faire battre par les Turcs. Donc il a pris sa famille et est allé à Athènes d'où était originaire ma mère – lui était de Constantinople. Donc j'ai passé mon enfance à Athènes, dans une Athènes qui n'a rien à voir avec ce qu'est devenue cette ville aujourd'hui; c'était alors une jolie ville moyenne de 500 000 habitants – pas un chef-d'œuvre de ville – comparable à une ville italienne du Sud, avec beaucoup de bâtiments néo-classiques et surtout un paysage splendide, non polluée évidemment, sans voitures. Et encore lorsque j'étais étudiant, c'était un plaisir vraiment physique de se promener dans les quelques avenues au centre d'Athènes, au soleil, avec les quelques arbres qu'il y avait, et de bavarder avec les gens.

Sur mon enfance on pourrait dire énormément de choses; les plus importantes pour la suite, c'est d'abord mes parents, que j'aimais beaucoup et qui m'aimaient beaucoup. C'est une chance. Ma mère qui jouait très bien du piano et à qui je dois mon énorme amour de la musique, et mon père qui avait vécu quelques années en France et qui admirait beaucoup ce pays. Il était une sorte de voltairien démocrate, farouchement anticlérical et farouchement anti-royaliste, qui avait insisté dès que j'étais très petit pour m'apprendre le français – j'ai dans la tête des images de mon père se faisant la barbe le matin avant de partir pour son travail et me faisant réciter des poèmes français tirés des livres de lectures français de l'époque, ou bien, un peu plus tard me faisant réciter dans le texte l'Apologie de Socrate de Platon. Ce qui était aussi important, c'est que dès qu'un bon livre paraissait, il arrivait à la maison. Il y avait à l'époque une grande encyclopédie grecque de 1930 en 24 volumes – l'Histoire de la nation grecque de [Constantin] Paparrhigopoulos, un très bon ouvrage.

Et, comme je l'ai raconté dans *Fait et à faire*,¹ à l'âge de 12-13 ans j'ai acheté à une vente de livres d'occasion, une Histoire de la Philosophie qui n'avait rien d'original, celle de [Nicolaos] Louvaris, qui n'avait pas copié mais a repris un peu d[Émile] Bréhier, un peu de [Friedrich] Ueberweg. À partir de ce moment-là je me suis passionné pour la philosophie et en même temps, pour le marxisme; j'achetais en cachette de mes parents les journaux communistes de l'époque, en particulier un mensuel qui était destiné aux intellectuels, et qui n'était pas mal fait. Encore en 34-35-36 il restait quelque chose.

Tout ça, ça se passait pendant mon lycée. Et à la dernière classe de lycée – c'était déjà la dictature d[Ioannis] Metaxás – j'avais un camarade qui m'avait recruté dans une cellule des

jeunesses communistes grecques. On était quatre, on faisait des séances, on essayait de recruter d'autres gens, et à la fin de l'année, il s'est passé un incident – un de ceux qui m'ont fait considérer que j'ai beaucoup de chance – on a arrêté ce type, Théodoros Kostinas, et les deux autres camarades qu'il y avait dans la cellule, Dodopoulos et Stratis. On les a battus comme plâtre, et on les a envoyés six mois dans une île ou je ne sais pas quoi. Et ils ne m'ont pas donné.

À ce moment-là, j'ai perdu le contact. Je suis rentré à l'université où il n'y avait pas d'activité politique possible. Puis il y a eu le début de l'occupation. Alors j'ai rencontré d'autres amis, dont l'un était un ancien secrétaire général de la jeunesse communiste; et on s'est trouvé face au fait que le Parti communiste, avec lequel on voulait reprendre contact, avait déjà une ligne qu'on considérait comme une trahison – ultra-chauvine, la ligne d'[Ilya] Ehrenburg, et en même temps, prônait l'union nationale avec tous ceux qui voulaient se battre contre l'envahisseur. On avait formé une petite organisation qui au début avait eu assez d'écho. On avait recruté des gens. Ça s'appelait Temps Nouveau – Epoque Nouvelle, plutôt. Et puis au fur et mesure que le temps passait, il s'est avéré que l'attitude du PC grec n'était pas une déviation, mais qu'il suivait la ligne de la Troisième Internationale – dissoute d'ailleurs très peu de temps après (1943) par Staline. Pratiquement tout le monde nous a abandonnés et est parti vers le PC, et moi-même j'ai adhéré au parti Trotskiste grec, à la fraction la plus à gauche, dirigée alors par un homme extraordinaire qui s'appelait Spiros Stinas, et qui est mort il y a un peu moins de deux ans – un héros et en même temps un saint laïc, qui a été persécuté toute sa vie et qui n'a sans doute presque pas mangé de la nourriture chaude pendant vingt ans. J'ai milité avec eux jusqu'à la fin de mon séjour en Grèce, c'est-à-dire jusqu'à la fin 45, et je n'ai jamais eu de divergence avec Stinas, sauf à l'occasion du coup d'État stalinien de décembre 44 – il pensait que c'était un coup d'État militaire, ce qui à mes yeux ne voulait rien dire; je pensais au contraire que cette tentative de coup d'État, pour ne pas entrer dans les détails, visait à instaurer en Grèce ce qu'on appellerait par la suite une démocratie populaire, c'est-à-dire la prise de pouvoir par les staliniens pour instaurer une société de type russe avec bien entendu les variantes locales nécessaires.

Et puis fin 45, l'école française d'Athènes a proclamé un concours pour des bourses d'études supérieures post-doctorales en France; moi j'avais terminé à l'université le droit et les sciences économiques et politiques, et j'avais surtout rencontré des gens autour des professeurs néo-kantiens qui avaient étudié en Allemagne: [Constantin] Tsatsos, [Panayotis] Canellopoulos, et aussi [Constantin] Despotopoulos, qui est toujours vivant et avec qui j'ai passé mes années d'université surtout à fréquenter les séminaires de Tsatsos et à faire de la philosophie; on lisait les textes philosophiques fondamentaux, on les discutait, on les interprétait. Donc je me suis présenté à ce concours en disant que je voulais aller en France faire une thèse de philosophie; l'idée de mon sujet c'était qu'il ne peut pas y avoir de système philosophique rationnel clos, que cela entraîne à des absurdités ou des impossibilités ou des contradictions. J'avais moi-même fait, pendant l'occupation, des séminaires sur les *Prolégomènes* de Kant, sur la *Logique* hégélienne, etc. avec des jeunes, des plus jeunes qui venaient, et on discutait précisément de ces choses.

Alors j'ai eu une bourse et je suis venu en décembre 45 sur un bateau qui s'appelait Mataroa – un transport de troupes néo-zélandais. Un voyage assez passionnant. On a traversé l'Italie dévastée dans des trains absolument improbables. On a traversé la Suisse où on nous a raconté les énormes malheurs qui avaient affligé les Suisses pendant la guerre – il y avait même un moment, en décembre 43, où le bruit avait couru que le gouvernement allait peut-être rationner le chocolat. Les Suisses nous invitaient à sympathiser avec eux, nous on hochait la

tête. Il faut dire qu'à Athènes pendant l'hiver 41-42, les cadavres des gens morts de faim gonflés étaient dans les rues. Quand on est sorti de Bâle et qu'on est arrivé en France, on s'est retrouvé en un sens chez nous parce qu'il y avait les gens qui rigolaient, qui mangeait du saucisson, buvaient du vin, etc. Puis on s'est retrouvé à Paris.

A.I.: Il y avait d'autres intellectuels grecs et militants politiques avec vous sur ce bateau?

C.C.: Oui; c'était peut-être dû à l'orientation politique de l'Institut français d'Athènes qui était dirigé par [Octave] Merlier et qui était assez à gauche, surtout à cause de l'influence de [Roger] Milliex et de sa femme [Tatiana Gritsi-Milliex]; mais c'était aussi la tendance générale: s'ils avaient sélectionné 150 personnes pour leur donner une bourse, il y en aurait eu automatiquement 120 de gauche parmi les jeunes intellectuels et les gens qui avaient terminé l'École polytechnique, jeunes architectes*, etc. Parmi les types avec qui je voyageais, il y avait ***, Kostas Papaïoannou avec qui je me suis lié beaucoup et qui est malheureusement mort il y a quelques années; il y avait aussi [Kostas] Axelos, l'architecte [Georges] Kandyliis, un philosophe qui s'appelle ***, le peintre ***, un certain nombre de gens qui se sont installés en France.

A.I.: Comment se sont déroulées vos premières années en France?

C.C.: J'étais censé préparer un doctorat de Philosophie. J'ai fait une énorme bêtise – je n'ai jamais compris pourquoi je l'ai faite: j'ai été à la Sorbonne; j'ai vu ce qu'il y avait; j'ai été absolument horripilé par les cours qu'il y avait. Une matière absolument improbable qui s'appelait "Morale et Sociologie" fortement néo-kantienne qui était enseignée, je crois, par le doyen [Georges] Davy lui-même. J'ai fait la bêtise de prendre comme patron de thèse un monsieur qui s'appelait René Poirier qui faisait de la logique. Je ne veux pas émettre de jugement de valeur mais c'était un choix très malheureux. J'ai écouté quelques cours de [Gaston] Bachelard dont c'était, je crois, la dernière année d'enseignement. Il faisait un cours très spécifique, peut-être sur la naissance de la thermodynamique. Il était tout le temps en train de couvrir le tableau d'équations. Alors moi les mathématiques c'est mon violon d'Ingres en un sens, seulement à l'époque j'en savais infiniment moins.

Mais surtout au bout de quelques mois j'avais pris contact avec les trotskistes français; j'ai commencé à militer dans le PCI qui préparait à ce moment-là ce qu'on appelait pompeusement le deuxième congrès mondial de la quatrième internationale, qui s'est tenu en 48; les discussions préparatoires ont duré deux ans, et évidemment parmi les questions fondamentales, il y avait la fameuse question russe; moi j'avais là-dessus des idées très fermes depuis décembre 44: l'estimation que je faisais, qui est évidemment juste, c'est que si les staliniens avaient vaincu en Grèce, ils en auraient fait une Yougoslavie ou une Bulgarie. C'est à cause de l'armée anglaise qu'ils n'ont pas pu le faire. Ça m'avait aussi amené à reconduire toute la conception de Trotsky sur la Russie comme État ouvrier dégénéré, de même que la conception des partis staliniens comme partis réformistes. Il faut dire aussi que j'avais une bonne bibliothèque marxiste (mais pas trotskiste) en 36. Qu'elle avait été confisquée lorsque j'avais été arrêté par la police sous la dictature de Metaxás, en 39. Je n'avais donc plus de livres, et en Grèce il y avait très peu de livres révolutionnaires ou marxistes ou de gauche. Mais, grâce à l'un des mes amis avec lequel j'avais fondé cette petite organisation en 41, j'avais eu la chance d'avoir entre les mains et de lire

très attentivement non seulement *La révolution trahie* de Trotsky, mais *Destin d'une révolution* de Victor Serge, et surtout la merveilleuse biographie de Staline par [Boris] Souvarine – celle qui a été refusée par André Malraux et Gallimard en 35, le premier disant à Souvarine "c'est un livre formidable mais nous ne pouvons pas le prendre parce que pour l'instant vous êtes les plus faibles; nous le prendrons quand vous serez les plus forts". Ça c'est André Malraux et ça il faut le dire. À la suite de quoi Souvarine avait été chez Grasset et le livre avait été publié quand même, avec un certain succès je crois. J'avais aussi lu un livre de Barmine, un diplômât russe qui a échappé, un transfuge, et [Ante] Ciliga: *Au pays du grand mensonge*, c'était le titre de l'édition de l'époque; Christian Bourgois a ensuite repris ce livre sous le titre *Au pays du mensonge déconcertant*.

Ma religion était faite sur la Russie; les événements de décembre 44 avaient scellé cette histoire; donc dans le parti trotskiste j'ai commencé à développer l'idée que la Russie n'était pas du tout un État ouvrier dégénéré, mais que c'était une nouvelle société de classe et d'exploitation. À partir de là commence tout un développement des idées et des conceptions théoriques; il fallait revoir ce qu'étaient les partis staliniens, la crise de la société contemporaine. Ça c'est le parcours des idées que j'ai décrit par exemple dans l'Introduction générale à l'Édition 10/18.²

A.I.: Donc c'est à cette époque que c'est constituée la tendance Socialisme ou Barbarie au sein du PCI, et votre rencontre avec Claude Lefort.

C.C.: C'est ça; il y avait une assemblée générale de la région parisienne dans le local du PCI qu'on appelait (je ne sais pas pourquoi) le "théâtre", rue de l'Arbre sec; moi j'y ai expliqué ma position sur l'URSS, etc., et parmi les militants et membres du parti présents, il y avait la camarade Victorine [Jeanine "Rilka" Walter], qui est devenue par la suite ma compagne et avec qui j'ai eu une fille [Sparta], et Claude Lefort qui s'appelait Montal dans le parti; tous les deux étaient très intéressés par ce que j'ai dit et Victorine disait à Montal "il faut absolument que tu ailles le voir, discuter avec lui; c'est ça la question importante". Et à la sortie de la réunion, Montal m'a dit: "Est-ce qu'on peut prendre un rendez-vous ensemble?" On s'est rencontré, je crois, à La Source, un café du Boul'Mich, à l'angle de la rue des Écoles, je crois. C'était le soir, on a discuté, ensuite on est allé manger avec Victorine chez la Mère *Naudin*, rue de Buci, une espèce de boui-boui bon marché où on mangeait de bons biftecks – il y avait une plaque chauffante, on y jetait la viande pendant deux minutes – et puis on a passé la soirée à discuter très longuement. Finalement j'ai été à habiter au même endroit qu'ils habitaient et on s'est mis en vitesse à préparer des thèses pour le troisième congrès du PCI qui venait – les premières thèses où on s'est présenté comme la tendance Chaulieu-Montal (Chaulieu c'était mon pseudonyme; il y a une famille Chaulieu dans Balzac). Il y a eu des gens qui ont commencé à manifester leur accord avec nous, et quelques-uns dans le Parti, d'autres dans les jeunesses du Parti. On s'est bagarré pour changer l'orientation du Parti pendant le 3^e, le 4^e, le 5^e congrès, sans y parvenir. Il y a eu un moment où il y avait à peu près une cinquantaine de membres dans toute la France. Puis il y a eu le fameux deuxième congrès de l'Internationale, les Américains qui sont venus en France. Là j'ai connu Ria Stone, c'est-à-dire Grace Lee [Boggs], qui était membre du parti de [Max] Shachtman. Un jour on fera un dictionnaire des hérésies de la religion chrétienne qui peut tenir sur 400 volumes [*rires*]. Pour le trotskisme, ça ne sera pas autant de volumes, mais enfin, si on fait un dictionnaire des tendances, des hérésies, des schismes, etc., c'est assez énorme aussi.

Eux, ils étaient chez Shachtman, c'est-à-dire chez ceux qui avaient rejeté la théorie de Trotsky sur la Russie mais voulaient aller chez [James P.] Cannon qui était le parti trotskiste officiel américain, bien qu'eux-mêmes défendaient la conception que la Russie était un pays capitaliste d'État, alors que chez Cannon évidemment on avait la conception officielle de la Russie comme État ouvrier dégénéré. Ça vaut le mystère des trois hypostases!

A.I.: Quelle était l'originalité de S. ou B. dans l'éventail politique français et international de l'époque?

C.C.: C'est d'abord qu'on essayait de ne pas simplement répéter ou choisir . . . Comment se forment les sectes ou les hérésies dans l'histoire en général et dans le parti trotskiste en particulier? On prend un point dans la doctrine, ou un problème, et on se définit uniquement là-dessus. L'originalité de S. ou B., c'est que, à partir de la révision des thèses trotskistes officielles sur la Russie, de la conception de la Russie comme un pays où il y a une classe bureaucratique qui domine, on a commencé à développer une conception d'ensemble et à voir tous les problèmes en fonction de cela – je veux dire, non pas "en fonction de" cela, mais en *liaison* avec cela: si la Russie est un pays bureaucratique, ce n'est pas seulement à cause de la dégénérescence de la révolution; il y a quelque chose comme une évolution bureaucratique du capitalisme en général. Et puis l'autre l'aspect surtout, l'aspect politique, qui est évidemment le plus décisif, au-delà des analyses: comment et pourquoi la Russie est devenue un pays de capitalisme bureaucratique; qu'est-ce qui s'est passé après la révolution et qu'est-ce que ça dit par rapport à une tentative de changer la société. D'où l'idée qui est venue très vite – elle est même là avant les premiers textes de *S. ou B.*, déjà dans les textes en tout cas pour le 5^e congrès du PCI, peut-être déjà pour le 4^e – de ce que j'appelais à l'époque la *gestion ouvrière*, et après *autogestion*, c'est-à-dire l'idée, d'abord, qu'on ne peut parler de révolution qu'à partir du moment où il y a des organismes autonomes de la population qui s'auto-gouvernent et qui gardent le pouvoir (pas de délégation à une bureaucratie, à un parti, à des gens qui savent, etc.) et que, deuxièmement – ça c'est très important aussi et ça par la suite a eu des développements que je considère toujours centraux et très importants – si on parle de pouvoir de la population (ou comme on disait à l'époque, de pouvoir prolétarien ou ouvrier – sur ce point on était resté marxiste), il ne peut s'agir, comme je l'ai dit très tôt, des dimanches de liberté politique qui suivent des semaines d'esclavage dans le travail; c'est-à-dire que cet auto-gouvernement, cette autogestion doit être aussi et surtout dans les activités quotidiennes des gens: partout où il y a collectivité de travail, il faut que ça soit la collectivité qui décide; ce qui conduit immédiatement au problème de comment on s'organise, d'un côté, et puis de l'autre le problème de comment ces collectivités productrices autogérées peuvent se mettre ensemble et former une économie, une société, un pouvoir collectif. Puisque les problèmes dépassent de loin la taille, la compétence ou les droits d'une entreprise (les ouvriers de l'automobile décident de construire les bagnoles comme ça désormais; ils sont les seuls à avoir à dire quelque chose puisque, bon . . .). Donc il y a là des réponses à trouver qui ensuite ont été élaborées beaucoup plus amplement dans les textes sur le contenu du socialisme, cette espèce de projet d'une société socialiste autogérée, que j'ai publié en 57.³

A.I.: Il y a eu plusieurs périodes dans le travail de *S. ou B.*, c'est-à-dire les grandes scissions, le problème de l'organisation, la critique du marxisme.

C.C.: Pour ce qui me concerne, je distingue plusieurs périodes dans mon développement personnel ou dans mon travail personnel; il y a des phases où d'autres idées sont venues, où les idées précédentes ont entraîné des conséquences que je n'avais pas vues au départ. C'est pour moi une chose très importante, sur laquelle je réfléchis et qui devrait être une leçon pour ceux qui essaient de réfléchir: penser est une activité consciente, on fait une élaboration et on arrête un texte, un article, un livre lorsqu'on pense qu'on a dit ce qu'on avait à dire, et on pense qu'on a tiré les conséquences des idées qu'on a posées; ou si on ne l'a pas fait, on met une note en bas de page en disant qu'il y aurait aussi ceci-cela mais qu'on n'a pas le temps de développer. Et puis 5 ou 10 ou 20 ans après, on découvre des implications qu'on n'avait absolument pas vues au départ parce qu'entre-temps on a évolué, parce qu'autre chose s'est passé, qu'on est devenu moins bête.

On va bientôt [1990] rééditer *La société bureaucratique* chez Bourgois, en grand format; j'ai dû relire tous les textes, surtout les anciens, pour donner un volume propre à la recomposition. Et je me suis demandé pourquoi j'ai attendu 56 pour écrire telle idée, alors qu'elle était déjà là en 47; ou pourquoi j'ai attendu 64 puisqu'en 49 elle est déjà là, elle n'attend qu'à être formulé plus clairement. En un autre sens ce n'est pas vrai du tout. Ça peut être aussi une illusion rétrospective. Mais c'est ça, je crois, le travail de la pensée.

Je reviens à la question: dans mon travail personnel, il y a des phases – je les ai décrites dans l'Introduction à *La société bureaucratique*: d'abord et surtout la révision de la théorie trotskiste, et son remplacement par la théorie de la gestion ouvrière. Ensuite – en fonction non seulement de mon activité dans le groupe mais aussi de mon travail professionnel et mon expérience professionnelle comme économiste [à l'OCDE] – un retour sur l'économie de Marx, sa critique et la constatation qu'elle ne tenait absolument pas debout (c'est une grande oeuvre sociologique et historique, mais comme système d'économie, tel que Marx l'avait voulu, ça ne tient pas debout). Il y a deux articles publiés dans *S. ou B.* qui n'ont pas été repris et qui seront repris peut-être un jour,⁴ qui l'expliquent. Et puis il y a eu des événements, il ne faut pas les oublier: la révolution hongroise; ça a été une stimulation pratique énorme parce qu'elle confirmait le pronostic qu'on faisait quand j'ai écrit l'éditorial du premier numéro: le jour où les masses se soulèveront contre la tyrannie bureaucratique totalitaire et tenteront de former des organismes autonomes . . . en Hongrie il y avait des conseils qui réclamaient la gestion de la production. Donc, ça c'était une période.

Puis il y a eu le moment ou une phase qui a été corrélative à la victoire du gaullisme en France et à la modernisation à peu près définitive du capitalisme français, suivie de tous les problèmes que cette modernisation entraîne; là j'ai écrit *Le mouvement révolutionnaire sous le capitalisme moderne*,⁵ avec tout le problème de la dépolitisation, de la privatisation, et la question de savoir ce qui se passerait si ça continuait comme ça; quel est le projet idéal du capitalisme bureaucratique, qui n'est pas du tout le fascisme ou le totalitarisme mais qui est une société d'abrutis à qui on augmente tous les ans leurs revenus réels de 3% pour acheter des illusions appelées marchandises. Donc aussi au même moment la problématique révolutionnaire a été élargie au-delà des problèmes de la production et du pouvoir à l'ensemble des problèmes de la vie en société: l'école, la famille, l'éducation, la jeunesse, etc. Et pratiquement immédiatement après a surgi la constatation qu'il fallait abandonner l'idée du rôle privilégié du prolétariat dans tout cela; c'est écrit dans un texte de 1963, *Recommencer la révolution*:⁶ si le programme révolutionnaire est effectivement ce que nous disons – c'est-à-dire, il concerne tous les aspects de

la vie humaine – il n'y a pas que les ouvriers qui sont concernés par cela (cela a eu tellement de succès en mai 68), mais pratiquement tout le monde dans la société.

Et puis après il y a eu la fin de *S. ou B.*, qui a été très difficile et très pénible, et qui a été motivée par deux choses essentiellement; le principal c'était qu'on n'avait qu'une réponse passive; les dernières années de *S. ou B.* étaient loin d'être les pires du point de vue de l'audience qu'on avait; à l'époque la revue se vendait bien et les réunions qu'on faisait à la Mutualité rassemblaient pas mal de monde – suivant les critères de l'époque et par rapport à l'époque précédente – et en même temps les gens ne répondaient pas; ils étaient des consommateurs passifs d'idées; on leur proposait des groupes de travail ouverts, et de faire des choses avec le groupe, et ils ne venaient pas. À ce moment-là, il y a eu une discussion dans le groupe, et on a décidé de dissoudre; on a envoyé une lettre en 67 qui est republiée maintenant.⁷ Et puis un an après il y a eu Mai 68. On s'est retrouvé avec les camarades du groupe; j'ai écrit ce texte – qu'on avait je crois discuté d'ailleurs – qui a été ronéotypé et qu'on a diffusé, mais qui n'a eu pratiquement aucun écho parce que très rapidement les gens ont été dominés par deux obsessions opposées: les uns ne voulaient aucune organisation parce que toute organisation produit la bureaucratie, soi-disant, et les autres [qui] n'avaient pas d'autre hâte que d'aller se faire diriger par une organisation, et qui adhéraient soit aux trotskistes, soit aux maos. Très peu de choses entre les deux.

Maintenant si on parle de *S. ou B.* en tant que groupe et pas de mon travail, il y a eu deux grandes querelles et deux scissions importantes; la première sur la question de l'organisation, avec Claude Lefort et ceux qui pensaient comme lui. Il y a eu une première quasi-scission en 52-53; Lefort est parti 1 an, 1 an et demi au Brésil et quand il est rentré, il est revenu dans le groupe; puis en 58, au moment du coup de De Gaulle, comme pas mal de sympathisants et d'autres voulaient venir travailler avec nous, tout d'un coup le groupe parisien s'est trouvé gonflé quand même pas mal, et on ne pouvait plus fonctionner sous le régime d'assemblée générale permanente et totale (une fois par semaine tous les membres du groupe se réunissaient et on discutait de ce qu'on allait faire et de ce qu'on allait mettre dans la revue; on lisait les principaux textes; les gens intervenaient disant ça n'est pas bon, ou il faut mettre ceci ou cela). À partir du moment où on était trop nombreux, il fallait s'organiser; certains parmi nous, dont moi, ont proposé qu'il y ait 3 ou 4 cellules qui seraient coordonnées par un comité des responsables composés de délégués élus et révocables; et il y avait Lefort et les autres disant qu'ils ne voulaient pas faire vraiment une organisation politique, ou un parti; ou, le groupe ne peut pas être un parti; les textes sont là, ils sont publiés dans *S. ou B.* et repris dans le bouquin de Lefort *Éléments pour une critique de la bureaucratie*⁸ et dans mes écrits dans 10/18;⁹ finalement, donc, Lefort et les autres qui étaient minoritaires sont partis, ça c'est une autre histoire;¹⁰ nous on a continué, et puis très peu de temps après on a commencé à publier un mensuel ronéotypé qui s'appelait *Pouvoir Ouvrier*, moins lourd que *S. ou B.*, plus préoccupé par les problèmes, disons, de lutte dans les entreprises.

À partir de 59 a commencé une autre bagarre; à la suite de l'installation du gaullisme, j'ai commencé à écrire *Le mouvement révolutionnaire sous le capitalisme moderne*, qui a d'abord été diffusé dans le groupe pour le discuter avant sa publication; il a provoqué une crise très intense; le groupe s'est trouvé pratiquement divisé en deux, avec beaucoup de gens qui pendant longtemps ont fluctué d'ailleurs (y compris [Jean-François] Lyotard lui-même); enfin, de l'autre côté il y avait Lyotard et un autre camarade qui s'appelle [Alberto] Véga, et [Pierre] Souyri qui est mort entre-temps. Ils disaient que je révisais le marxisme. Bon, je ne sais pas ce qu'ils

disaient; ils ne l'ont finalement jamais formulé clairement, mais la discussion a duré pendant trois ans, c'était une mauvaise discussion; et finalement il y a eu ce qu'il devait y avoir, on s'est séparé; nous, on était légèrement majoritaire mais enfin on ne voulait pas faire d'histoire. Ils ont pris *Pouvoir Ouvrier*, on a gardé *S. ou B.* et on a continué.¹¹

A.I.: Est-ce qu'on peut revenir aux événements de Mai 68? Comment avez-vous vécu Mai 68?

C.C.: Moi je l'ai vécu avec énormément de difficulté personnellement; il faut dire que j'étais étranger en France; je n'ai été naturalisé que fin 70; à l'époque, l'expulsion d'un étranger hors de France était une affaire purement administrative – une décision du ministre de l'Intérieur immédiatement exécutable – vous êtes priés de quitter le territoire de la République dans les 24 heures – aucun recours légal; c'est pour ça d'ailleurs que mon père avait été expulsé de France deux fois, bien qu'il ne faisait pas *S. ou B.* [*rires*], mais pour des raisons politiques quand même. Et c'est comme ça que Dany [Cohn-Bendit] a été expulsé en 68, sans aucune forme de procès.

Je ne sais plus quand la loi a été modifiée – c'était déjà sous Giscard, je crois – on a accordé un recours suspensif. Mais à l'époque ce n'était pas le cas.

D'un autre côté, il y avait le fait que je travaillais à l'OCDE, où le statut de fonctionnaire international excluait la participation à des activités politiques d'aucune sorte. Donc j'étais doublement en contravention, en délit, en crime [*rires*]. Jusqu'alors, tant bien que mal j'avais une idée; il y avait eu une petite alerte en 58: les flics étaient allés chez mon ex-femme, puis chez un camarade du groupe pour demander qui est ce Chaulieu. Moyennant quoi j'avais changé de pseudonyme (ça ne pouvait tromper personne mais c'était le minimum de chose à faire). Mais en 68 c'était emmerdant, embêtant parce que, idéalement, il aurait fallu se présenter en public. Après avoir hésité j'ai renoncé momentanément. J'étais quand même allé à Nanterre, j'avais parlé aux gens; les premiers jours à la Sorbonne j'avais parlé devant les étudiants. Tout ça n'avait pas eu beaucoup d'écho, pas plus que le papier qu'on avait fait¹² et qui était la première moitié de mon texte dans *La Brèche*,¹³ qui a été complété par la suite.

Subjectivement, je l'ai vécu de façon très pénible, parce que la logique me disait, bon, ça n'avait pas de sens de participer comme j'aurais dû le faire (j'y participais, bien sûr: j'allais dans les manifs, mais je ne pouvais pas me mettre en avant autant que je l'aurais voulu); j'avais certaines choses dans la tête ***; en même temps j'étais plein de rage parce que je voyais cette énorme créativité du mouvement qui se manifestait dans les activités, les slogans qu'ils inventaient, mais aussi cette énorme difficulté qu'ils avaient de s'organiser de façon stable. Il y avait une fantastique capacité d'organisation quand il s'agissait de dépaver le Boul'Mich ou pour que les étudiants en Médecine organisent des secours d'urgence et amènent dans les hôpitaux les gens qui avaient été battu par les flics ou blessé. Et en même temps les assemblées générales permanentes qui se tenaient à la Sorbonne puis à Jussieu, à part des moments où il y avait effectivement des choses plus qu'émouvantes – des personnes appartenant à des couches de la population qui n'avaient jamais pu s'exprimer dans cette foutue de société, qui venaient et qui disaient ce qu'ils avaient sur le coeur et dans la tête. Je me rappelle d'un infirme qui était venu parler là, d'un vieillard aussi – mais à part cette espèce de prise de parole de la société, il y avait une incapacité, refus, un manque de volonté, un manque de désir, un manque de capacité d'organiser quelque chose de vraiment collectif, de vraiment démocratique, de vraiment ***. Et ça indépendamment de mon désagrément personnel, je le vivais – je l'ai écrit à la fin de

l'Introduction générale à *La société bureaucratique*¹⁴ – comme, en un sens, la tragédie politique moderne, contemporaine en tous cas. Cette espèce de terrible situation dans le monde moderne – sur laquelle Sartre a bâti d'ailleurs sa pseudo-philosophie politique en disant que c'est comme ça, terminé, qu'il y a soit le groupe en fusion, soit le pratico-inerte, la série, qui recule – mais c'est vrai que, dans la nature des sociétés politiques modernes, la population ne s'exprime activement que par explosion; 89, 30, 48, 71, 36, 68 à nouveau (et en d'autres pays autre chose; la France est quand même privilégiée de ce point de vue). Et puis le reste du temps, on abandonne tout à ceux qui sont en place: les couches dominantes, l'État, les appareils bureaucratiques, ceux qui gèrent pour les autres. Et ça c'était ultra-vivant, ultra-vivace – surtout pendant la deuxième période de Mai. Parce qu'il y avait une première période où on pouvait toujours se dire "Ça monte, ça s'étend, les usines entrent en jeu. Bientôt il y aura quelque chose comme la version française des conseils ou des soviets", et puis ça ne venait pas, et à partir d'un moment, l'enthousiasme a commencé à redescendre. Et on voyait que ceux qui recueillaient l'héritage, c'était les trotskistes de différentes tendances, les maos qui étaient tout à fait délirants à l'époque – ils publiaient des journaux où ils disaient que les armées populaires étaient sur le point de traverser la Loire dans leur marche sur Paris [*rires*]. De la folie caractérisée! En même temps c'était terrible de penser que des gens pouvaient adhérer à des choses pareilles.

A.I.: Dans quelle mesure pensez-vous que le travail réflexif de S. ou B. a pu influencer Mai 68?

C.C.: C'est une question à laquelle il est très difficile à répondre. Il y a d'abord une vulgate médiatique qui se répand maintenant – [Patrick] Rotman et [Hervé] Harmon, et les trucs dans la télé, etc. – suivant laquelle Mai 68 a été fait par les jeunes – enfin, les relativement jeunes personnes – promis à un brillant avenir qui gravitent maintenant autour du gouvernement socialiste, ou autour de *Libération* [*rires*]: les [Bernard] Kouchner, les [Roland] Castro et ceux qui étaient avec eux. C'est complètement faux à mon avis; Mai était essentiellement un mouvement spontané; dans la préparation idéologique de Mai, le mouvement de 22 Mars a joué un rôle. Et on sait que les gens qui ont fait parti du mouvement du 22 Mars avaient lu *S. ou B.*, qu'ils avaient été influencés par S. ou B.; Cohn-Bendit l'a écrit noir sur blanc dans un des ses livres.¹⁵ Ils étaient également influencés par les situationnistes, c'est sûr, lesquels se sont activés pas mal pendant les journées de Mai.

Maintenant, en profondeur, je ne sais pas ce qu'on peut dire. Ce sont des questions auxquelles il est très très difficile de répondre.¹⁶

A.I.: Maintenant on arrive à la période de la revue *Textures*; comment s'est faite selon vous la transition entre *S. ou B.* et *Textures*?

C.C.: Il n'y a pas vraiment de transition parce que les deux revues n'ont absolument pas le même caractère; *S. ou B.* était et voulait rester un organe de critique et d'orientation révolutionnaire; on a cessé de le publier dès lors qu'on s'est rendu compte que ça ne pouvait pas le rester; parce que, comme je l'ai dit, il n'y avait pas de réponse de la part du public, mais aussi ça devenait une revue de plus en plus théorique, traitant des questions de plus et plus abstraites, écrite – pas par une seule personne, mais enfin il y avait toujours des articles signés [Paul] Cardan [un autre pseudonyme de Castoriadis]. Ce n'était plus un ouvrage collectif.

Textures c'est tout à fait autre chose; c'était une petite revue faite par des gens de Bruxelles, qui avaient connu un ancien élève de Lefort, du temps où Lefort enseignait à Caen, Marcel Gauchet; ils avaient proposé à Gauchet de collaborer dans l'introduction de *Textures*. Gauchet en a parlé à Lefort qui m'en a parlé. Donc on a fait un comité de rédaction, et à partir du numéro 3 ou 4 de *Textures* il y avait tout ce monde plus [Marc] Richir et un littérateur-philosophe qui s'appelle Max Loreau, je crois, ou s'appelait: il vient de disparaître. *Textures* c'était une revue assez lourde, avec des textes très difficiles, très théoriques.

A.I.: Et puis il y a eu la période de la revue *Libre*.

C.C.: *Textures* a cessé de paraître parce que Richir et [Robert] Legros se sont querellés essentiellement avec Gauchet, et peut-être [Miguel] Abensour et Lefort – moi j'étais plutôt neutre dans cette histoire. On s'est séparé; nous on a trouvé un éditeur, Payot, et on a fait *Libre* qui était une revue assez théorique, avec une orientation générale – revue critique et de réflexion critique, mais pas militante comme l'était dans une certaine mesure *S. ou B.*: *S. ou B.* était une revue qui prenait position sur les problèmes de l'actualité, pas au jour le jour, ou alors parlait de telle sorte que les gens puissent d'eux-mêmes se trouver une position sur l'actualité; *Libre* c'était tout différent: on publiait un article sur Tocqueville,¹⁷ un article sur Aristote.¹⁸ Je veux bien que ça soit, à un certain niveau ultime, très pertinent pour l'orientation politique [*rires*], mais ce n'est pas ce qu'on peut appeler une revue militante.

A.I.: Vous avez de nouveau eu des désaccords avec Lefort à cette période.

C.C.: Je n'ai pas vraiment eu *des* désaccords avec Lefort. Il y a eu une grande rupture en 80 lorsqu'il y a eu l'invasion russe en Afghanistan. On a décidé qu'il n'était pas possible de ne pas publier quelque chose là-dessus; j'ai alors écrit ce qui est devenu le premier chapitre de *Devant la Guerre*,¹⁹ qui changeait l'analyse de la Russie, ou plutôt expliquait que la Russie d'aujourd'hui [des années 1980] n'est plus celle dont nous avions parlé auparavant: le régime a changé, il est devenu une stratocratie, c'est-à-dire que son orientation essentielle c'est l'expansion par la force brute. La force brute est devenue la seule signification qui tient ensemble cette société.

Il y a eu des incidents très pénibles; Lefort a eu un comportement que j'ai trouvé intolérable (comme il n'est pas présent [au colloque de Cerisy], je ne vais pas m'étendre là-dessus) au plan de la simple politesse, de l'humanité et de la civilité. Bien entendu Lefort, qui avait déjà publié son livre sur Soljenitsyne,²⁰ tenait à sa théorie du totalitarisme plus qu'à la prunelle de ses yeux – je ne sais pas ce qu'il en fait maintenant. Il y a eu une rupture: Gauchet, [Krzysztof] Pomian et moi d'un côté et Lefort, Abensour et Maurice Luciani – un camarade qui était autrefois dans *S. ou B.* – de l'autre. Depuis ce temps-là je n'ai pas plus fait de revue, ni de tentative pour recommencer un groupe ou réinstaurer une activité politique collective, bien que – comme je le dis un peu par boutade mais ce n'est pas tout à fait une boutade – je suis sur le point de le faire tous les jours impairs du mois.²¹ Et puis les jours pairs je me dis [*rires*], "Bon, mais quoi, on va recommencer la même histoire de nouveau".

A.I.: Au sujet de *Devant la guerre*, beaucoup de gens ont critiqué votre thèse de la stratocratie, surtout avec l'arrivée de Gorbatchev.

C.C.: Ils ont raison de dire qu'à partir de l'arrivée de Gorbatchev il y a autre chose qui se passe. La question est de savoir si l'analyse et la description de la société russe qui sont données dans *Devant la guerre* pour la période sont correctes. Qu'est-ce qui s'est passé avec ce régime de capitalisme bureaucratique totalitaire et total le long de son histoire? Il est resté immuable; il n'a connu aucune évolution interne importante. Notamment, après la mort de Staline, il y a eu quand même une tentative immense d'auto-réforme de la bureaucratie, qui en partie réussit d'ailleurs puisqu'il n'y a plus la terreur de masse – il n'y a pas un Staline 2 – et en partie échoue pour ce qui est des problèmes fondamentaux du régime. Et puis le couronnement de cet échec, c'est l'éviction de Khrouchtchev en 64. Brejnev – avec Kossyguine au départ – s'installe au pouvoir. Et qu'est-ce qu'on constate pendant cette période? À la fois une expansion croissante au plan extérieur, et une accumulation fantastique – qui avait déjà commencé durant la période précédente de Staline – de la puissance militaire. Après 45 on avait négligé quelque chose. On constate un développement fantastique de la production militaire; on constate – maintenant elle est documentée, on le sait, mais on le niait à l'époque – la séparation de l'économie militaire de l'économie non militaire et l'existence des entreprises fermées; qu'on consacre – et ça c'est plus que vérifié – une partie énorme du produit national à l'économie militaire. Tout ça a une logique. On appelle maintenant cette période "stagnation" mais c'était quoi cette période de stagnation? La Russie stagnait, mais elle ne stagnait pas du tout: enfin elle stagnait, bien pire que stagnait d'un certain point de vue, mais d'un autre point de vue elle ne stagnait pas; elle produisait de plus et plus de bombes H, elle se faisait des espèces de protectorats ou de colonies en Afrique et en Amérique centrale. Il y a eu la guerre du Viêt-nam, l'énorme base russe au Viêt-nam, etc. Tout ça il ne faut pas l'oublier. Est-ce que tout ça n'a pas une logique? Est-ce que ça ne correspond pas à une politique? C'est ça la question. Est-ce que pendant cette période ne règne pas dans la société russe un cynisme absolu? Est-ce que la seule chose qui peut apparaître comme autre chose que la vie au jour le jour n'est pas le désir de devenir la plus forte puissance de la terre?

Je ne changerais pas un iota de l'analyse que j'ai faite de la société russe dans *Devant la guerre*. Le seul point sur lequel je me suis trompé, c'est sur la possibilité pour l'appareil du parti communiste de sortir de son sein un groupe de réformateurs. Mais là-dessus je ne vois pas qui ne s'était pas trompé. Ça c'est évident. C'est quelque chose d'imprévu, d'imprévisible d'ailleurs. Et là commence une autre histoire: c'est un événement qui de lui-même change toute une série de choses dans l'évolution. En fait, je ne sais pas si Gorbatchev (et le groupe Gorbatchev) avait ça dans sa tête en 85 ou 86, mais le résultat de cette affaire, c'est de toute façon le démantèlement de l'empire russe, aussi bien en Europe de l'Est qu'outre-mer. On connaît les évolutions: il y a des choses qui résistent (le Viêt-nam, bien qu'il fasse aussi de l'eau, le Mozambique, etc.), et d'autres qui ne tiennent plus tellement (le fait que les Sandinistes aient accepté de faire des élections, ce n'est pas uniquement interne non plus; il est aussi dû à des injonctions, des poussées, du Kremlin, etc.).

Il y a une puissance historique extraordinaire de l'événement comme tel; et à partir de ce moment-là commence une autre phase de l'histoire de la Russie, qui à mes yeux change aussi peu le fait que, de 64 à 85 la Russie ait été ce que j'ai décrit, que le fait que la révolution russe change le fait qu'avant il y avait un tsarisme sous lequel se développait un certain capitalisme. Il y a un événement massif, qui est déclenché par une personne et un petit groupe; ça aussi c'est important. Pourquoi à ce moment-là? On est ici dans les problèmes à la fois les plus triviaux et les plus

profonds de l'histoire. Pourquoi 85? Pourquoi Gorbatchev? Dans quelle mesure Gorbatchev avait-il dans sa tête ce qui allait se passer et dans quelle mesure est-il un apprenti sorcier? J'ai nettement l'impression que – au moins depuis l'été 88 – il court un peu après les événements, ce n'est pas notre propos; mais de toute façon il est certain qu'il y a eu des choses qui se sont passées assez autrement que ce qu'il aurait voulu, de même qu'il est très clair qu'aujourd'hui [1990] on ne sait absolument pas ce qu'ils veulent faire par rapport au noyau dur de toute cette histoire, le système économique; c'est vrai que l'économie russe est en état d'"effondrement continué", notion un peu bizarre, mais c'est la seule façon de le décrire; et c'est vrai qu'on ne sait pas combien de temps ça peut durer, ni comment une transition quelconque est possible.

A.I.: Aujourd'hui vous êtes une des seules personnes – ou peut-être la seule – qui critiquez l'apathie politique qui existe à l'Est après l'effondrement des systèmes marxistes-léninistes.

C.C.: Je ne la critique pas, je la constate. Ça dépend du point de vue auquel on se place. Vous savez ce qui se passe. Tout le monde – pas seulement la droite américaine ou la droite dans tous les pays et les journalistes – dit: "Dans la compétition entre les deux systèmes, c'est le capitalisme qui a gagné" ou "C'est la démocratie qui a gagné" ou encore "Un capitalisme démocratique a gagné". Moi je ne crois pas que c'est comme ça. D'abord il faut revenir un peu en arrière: j'ai dit tout à l'heure qu'on ne pourra jamais expliquer pourquoi Gorbatchev est arrivé au pouvoir, pourquoi à ce moment-là. Mais on a l'air d'oublier quand on parle de ce changement un autre facteur très important, que pour ma part je n'ai jamais oublié: la lutte contre le système bureaucratique à l'intérieur du système bureaucratique. Il y a Juin 53 à Berlin, la Hongrie et la Pologne en 56, la Tchécoslovaquie en 68, encore la Pologne en 70, et puis en 80-81 le Kremlin et Brejnev constatent qu'ils sont impuissants contre les Polonais, il faut une dictature militaire. Ils ne font pas ce qu'ils ont fait en Tchécoslovaquie. Ils ont envahi l'Afghanistan, et les Afghans résistent; c'est un autre échec. Et puis à l'intérieur il y a cette espèce de résistance muette, passive de la population qui est là depuis 50 ans. C'est aussi tout cela. En plus, il y a le réarmement américain (réel ou fictif, peu importe: dans la tête des gens qui sont dans les états-majors ça se passe autrement). Mais l'essentiel c'est la résistance extérieure et la passivité en Russie même, qui a favorisé cet effondrement. Si vous voulez, pour reprendre la perspective de *Devant la guerre*, pour que le système russe se maintienne il aurait fallu ou bien que les Russes gagnent tout de suite en Afghanistan et écrasent la résistance polonaise, ou bien qu'ils déclenchent la guerre mondiale entre 80 et 83 ou 85, ou bien alors de plus en plus de ceux qui voulaient réformer et abandonner ce cours-là prendraient le dessus. J'ai oublié quelle était votre question. . . .

A.I.: Au sujet de l'apathie politique. . . .

C.C.: Ah oui! Alors qui est-ce qui a gagné dans cette affaire? On doit se féliciter du fait que, d'abord, les Polonais, les Tchèques, les Hongrois, même aussi en Russie un peu, même en Bulgarie un peu et en Roumanie un tout petit peu, les gens peuvent dire ce qu'ils pensent. Quand même il faut faire les distinctions. Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie, et puis les autres, ce n'est pas pareil. Ils peuvent se déplacer, sortir, rentrer, etc. En plus autre chose. Il faut constater et se féliciter aussi de la puissance de mouvements tout à fait pacifiques comme en Allemagne de

l'Est ou en Tchécoslovaquie, qui ont obligé un régime soi-disant – enfin, effectivement – armé jusqu'aux dents et soi-disant monolithique, les bolcheviques, les staliniens, eux qui marchaient à l'avant-garde de l'humanité et qui ne cédaient devant rien et qui se sont effondrés comme du sable dans une semaine.

Il y a ce côté-là qui montre la puissance de l'action sociale, mais il y a une autre chose. Il y a aussi pendant cette action quelque chose qui est vraiment de l'ordre du génie tactique, qui n'est pas le génie de quelqu'un. Les gens désamorcent les provocations du pouvoir, et ils provoquent le pouvoir à son tour. On retrouve là des choses qui existaient déjà en 68. Mais de l'autre côté qu'est-ce qu'on ne voit pas? À aucun moment il n'y a constitution d'organismes d'auto-gouvernement. En aucun moment. Alors que l'on dise là-dessus, comme le disent les protagonistes du mouvement allemand qui maintenant sont déçus, qu'on a fait tout ça pour des bananes, ce n'est pas vrai non plus. C'est une révolution (ou plutôt un soulèvement) pacifique anti-tyrannique – pas anti-totalitaire, parce que, en un sens, ces pays n'étaient plus totalitaires depuis longtemps. Le totalitarisme, c'est quand le régime parvient vraiment à imposer à la population sa participation au délire collectif. Là on savait ce qui se passait et tout le monde faisait semblant. C'était du cynisme; le totalitarisme, ça n'est pas le cynisme. Un SS n'était pas cynique. Un membre du PC pendant la belle période stalinienne n'était pas cynique. Il était autre chose. Il pouvait être profondément immoral. Il aurait pu dire 4 mensonges contradictoires à la fois si ça avait été logiquement possible. Mais il n'était pas cynique par rapport au Parti. Staline lui-même peut-être l'était. Je ne sais pas. Il pensait à son pouvoir personnel, c'est tout; le régime russe devient cynique en fait à partir des révolutions hongroise et polonaise qui ont montré à tout le monde qu'il n'y avait rien à faire avec la classe ouvrière, et du rapport Khrouchtchev qui montrait ce qu'avait été la période stalinienne. Malgré toutes les acrobaties mentales des communistes, quiconque est doué d'un minimum de logique n'aurait jamais pu se dire qu'un régime prolétarien socialiste, "globalement positif", avait pu être érigé, construit, dirigé, pendant 30 ans par un homme qui est décrit officiellement, dans le rapport Khrouchtchev, comme un fou sanguinaire! C'est complètement délirant, d'ailleurs, diriger les opérations sur une mappemonde pendant la guerre contre l'Allemagne. Alors les communistes pouvaient trouver des rationalisations internes plus ou moins convenables, mais en fait la chose était brisée à partir de ce moment-là. Et c'est ce qui explique à mon avis la pulvérisation instantanée des partis là où ils étaient les moins enracinés, comme dans les pays de l'Europe de l'Est. En Russie c'est différent parce qu'ils sont vraiment la classe sociale qui a tous les postes; ils détiennent les choses; ils ont des privilèges, ils luttent pour leur conservation. Et en ce moment-même où nous parlons [1990], ce qui se passe au congrès du parti communiste d'Union Soviétique, c'est sans doute la manifestation de tout cela.

Pour revenir aux mouvements de l'Europe de l'Est, on n'a pas eu cela. Qu'est-ce qu'on peut tirer comme conclusion? Tout s'y est passé comme si – au moins dans ces trois pays [Allemagne de l'Est, Pologne, Tchécoslovaquie] – du jour au lendemain, les gens étaient entrés dans les bottes du citoyen occidental; c'est-à-dire qu'ils n'aspirent plus qu'à avoir du travail et à gagner assez d'argent; et pour le reste, qu'on me foute la paix. Et qu'on puisse voyager, aller, sortir, etc. Comme disait une jeune Américaine dans une enquête que publiait le *International Herald Tribune*, être citoyen, c'est ne pas être harcelé par la police; en ce sens, ils [les gens de l'Est] ont voulu et ils sont devenus citoyens; ils ne sont pas harcelés par la police, pas plus que nous en France. C'est une conception très misérable de la liberté, même si psychologiquement

on peut la comprendre chez des gens qui ont vécu 40 ou 70 ans sous ces régimes; et je ne parle pas seulement maintenant du niveau de la consommation. Je parle aussi de la certitude que n'importe quel flic en civil ne peut pas venir à 4 heures du matin et dire "Prenez votre brosse à dent, ou ne la prenez même pas; c'est terminé, vous avez assez rigolé comme ça". Effectivement c'est une différence énorme; cela dit, ça montre aussi ce qu'on peut appeler, si on n'est pas très respectueux des mots, la puissance "métaphysique" du consumérisme; c'est-à-dire que les attitudes correspondant aux attitudes d'un citoyen qui est membre d'une société de consommation ont été transplantées en RDA, en Tchécoslovaquie, en Pologne, avant même qu'il y ait l'ombre d'un doute d'un soupçon d'une société de consommation, parce qu'il n'y en a toujours rien; en Allemagne de l'Est, qui est le pays le plus favorisé de ce point de vue, les marchandises commencent à arriver, mais les gens les trouvent trop chères, c'est trop cher pour leurs salaires. Rien n'est trop cher dans l'absolu. Rien n'est trop cher pour M. Trump *** [rires].

En Tchécoslovaquie, la situation économique n'a jamais été terriblement catastrophique, mais elle n'a pas changé, et pourtant les gens sont devenus immédiatement semblables aux citoyens passifs occidentaux; je crois que ça c'est très important. Je crois, par exemple, que dans les pays d'Amérique latine où la situation n'est pas tellement tragique (comme elle l'est au Pérou ou en Bolivie) – au Brésil par exemple (elle est tragique dans beaucoup des endroits, dans le Nord-Est, etc. pour les paysans ou dans les favelas à l'intérieur; enfin, il y a des parties où elle n'est pas tragique) – mais c'est quoi la situation au Brésil? C'est cela, qu'il n'y a pas le niveau de consommation qu'il y a aux États-Unis, en France, ou en Angleterre ou en Allemagne; là, au Brésil, le complément est sans doute fourni par un supplément de télévision et de football, plus la macumba bien sûr, c'est-à-dire la magie. On sait que les *Dallas* brésiliens ont un succès énorme non seulement au Brésil; peut-être c'est la chose qui s'exporte le plus, c'est leurs feuilletons télévisés. Quant au football, on sait ce qui se passe. Les Anglais ne sont rien. Il y a fanatisme collectif. La vie est centrée sur le foot [rires].

A.I.: Avant de clore cet entretien, peut-être pourrait-on parler de votre vie professionnelle en tant qu'économiste et psychanalyste. Comment se déroulent vos activités en tant qu'économiste et psychanalyste?

C.C.: Je ne sais pas ce qu'on peut dire là-dessus. J'ai travaillé à l'OCDE de 48 à 70; j'étais obligé de travailler bien sûr pour vivre, et en même temps c'était très commode de me donner une couverture légale totale, aussi longtemps que ce que je faisais réellement n'était pas connu, puisque j'étais un fonctionnaire international; en plus, ça m'a donné une connaissance effective du fonctionnement économique des pays capitalistes; pendant 22 ans, mon travail, c'était faire l'analyse de la situation économique à court et à moyen terme de tous les pays dits développés, les pays riches; ça a joué d'ailleurs un certain rôle dans ma décision de reprendre le problème de l'économie de Marx; et aussi ça m'a appris à connaître de l'intérieur comment travaille une bureaucratie à ses niveaux les plus élevés, parce qu'à la fois l'OCDE elle-même était une bureaucratie – il n'y avait pas beaucoup de monde, au total 1200-1300 fonctionnaires, mais elle était calquée sur le modèle des parties supérieures des pyramides bureaucratiques administratives, à part bien sûr les dactylos, le chauffeur du secrétaire général, les femmes de ménage – mais surtout, les rapports économiques qu'on faisait chaque fois étaient discutés, avant de les publier, avec les sommets des bureaucraties économiques nationales; en France, ça allait du ministre des Finances et du gouverneur de la Banque centrale au directeur du Trésor et au

commissaire du Plan. Au Japon, c'était le vice-ministre des finances et le vice-gouverneur de la Banque du Japon, le ministre de MITI. La façon dont ces gens-là raisonnent et la distance qu'il y a entre ce qu'ils peuvent décider et ce qui se passe dans la réalité, en un sens c'était mon travail quotidien. Enfin, ce n'était pas ce qu'on était supposé écrire officiellement, mais c'était ce que je voyais; dans certaines choses que j'ai écrites, notamment dans le rapport sur la croissance 70-80, on peut lire, même pas entre les lignes, les raisons profondes de l'échec de la politique des revenus, des politiques régionales.

Il y a eu deux périodes dans mon travail à l'OCDE. Pendant la première, de 48 à 60, je pouvais expédier mon travail en 4 heures; donc, les autres 4 heures, je les passais dans un bureau bien chauffé, avec beaucoup de papier bien blanc, très épais [*rires*], à écrire les articles de *S. ou B.*, ou tout ce qui me passait par la tête. Essentiellement, ce que j'ai écrit à cette époque, c'était plutôt des choses qui n'ont pas été publiées, des trucs philosophiques qui sont dans mes boîtes. À partir de 60, ça a changé parce que – n'ayant jamais rien fait pour être promu – j'ai été promu quand même chef de division, puis directeur suppléant, puis directeur. Et puis là c'était la mort, parce que le peu d'intérêt qu'il y avait dans le travail en ayant un certain contact de première main avec la réalité macro-économique – analyser l'économie française, faire revenir Giscard d'Estaing de ses vacances en 62, 63, lorsqu'il avait fait un pseudo-plan de stabilisation, une bêtise – disparaissait de plus en plus sous des tâches d'administration, de gestion de 30 personnes, de 60 personnes, puis de 120 personnes, de 140 personnes, plus le premier IBM de l'OCDE, la mise en place du service informatique, les discussions techniques sur le choix des ordinateurs IBM, Burroughs, et tout le reste. Ça ne m'intéressait pas du tout. Surtout les tâches de gestion. Et donc cette deuxième période a été vraiment épouvantable.

Fin 68, j'ai résolu le dilemme qui me travaillait depuis plusieurs années: faire ou ne pas faire une demande de naturalisation, avec le risque qu'elle provoque une enquête de police. À l'automne 68, moyennant la connaissance de quelqu'un que je ne nommerai pas, j'ai pu me rassurer qu'il n'y aurait pas d'enquête de police [*rires*]. J'ai fait une demande de naturalisation en octobre 70 et le lendemain du jour d'application du décret, j'ai soumis ma démission, alors qu'on était en plein travail.

J'ai commencé à pratiquer comme psychanalyste à partir de fin 73, et je continue encore. Ça, c'est beaucoup plus difficile d'en parler, ça nous prendrait trop de temps. Parler du travail de psychanalyste, matériellement ça n'a pas de sens: tout le monde sait en quoi ça consiste. En parler d'un point de vue plus substantiel, c'est une autre affaire. Tout ce que je peux dire, c'est que c'est passionnant comme travail, qu'on est constamment en contact avec des problèmes qui touchent au psychisme humain et aux profondeurs du psychisme (et en même temps ça maintient l'esprit alerte), à partir desquels surgissent toute une série de questions, même et peut-être surtout des questions philosophiques d'ailleurs.

A.I.: Dernière question: votre oeuvre est traduite et lue maintenant à travers les cinq continents; est-ce que vous croyez qu'elle garde toute sa pertinence en dehors de ce que vous appelez la tradition gréco-occidentale?

C.C.: C'est les cinq continents dont vous parlez. D'abord je ne suis pas lu partout; il y a des traductions australiennes et anglaises, il y a des traductions japonaises; il va y avoir une traduction iranienne et une traduction turque;²² il a aussi un texte traduit en arabe. Mais il n'y a

rien en Afrique – enfin quelque chose va être fait en Tunisie – mais précisément dans ces zones, il y a une question de pertinence qui se pose effectivement: ce que j'écris n'a de sens que pour des gens qui, d'une certaine manière, se sont naturalisés, si je peux le dire, mentalement dans la tradition européenne ou gréco-occidentale. A-t-elle une pertinence au-delà? Je ne sais pas. J'espère que ces gens pourront, à partir de leur propre tradition, faire quelque chose à partir de certaines questions que j'ai essayées de penser, mais ça c'est un problème qui dépasse de loin mon oeuvre.

Est-ce que la tradition démocratique et philosophique, avec l'acception qu'on donne à la philosophie dans l'histoire gréco-occidentale (parce qu'il y a une philosophie hindoue – peu importe qu'on l'appellera philosophie ou pas, on ne va pas rentrer dans cette querelle – il y a une pensée chinoise aussi qui est très importante sans doute aux chinois, mais ce n'est pas la même chose), est-ce que ce qu'on fait en général, le meilleur de ce qu'on fait en Occident, et qui appartient *** à une tradition critique, peut avoir un sens pour des chinois ou des hindous, pour ne pas parler des africains? Je ne sais pas. Et à vrai dire, ce n'est pas moi qui ne sais pas, c'est une expérience historique absolument inédite en un sens. Qu'est-ce qu'on a connu jusqu'ici? On a vu les Germains se faire assimiler par les restes de l'empire romain et par le christianisme. Mais comme le répète à satiété Henri Pirenne – le grand, le père – dans son *Histoire de l'Europe*, qui est un chef-d'oeuvre, même s'il a été écrit en 18, et qui est à lire et à relire, les Germains ont assurément vécu la civilisation qu'ils rencontraient comme très supérieure à la leur. Bien sûr aujourd'hui, une Palestinienne américaine dira que Pirenne était un fasciste-sexiste-machiste-européocentriste parce qu'il dit que les barbares se sont faits assimiler par la civilisation gréco-romaine – surtout latine, d'ailleurs – chrétienne. Mais le fait est qu'ils se sont faits assimiler; ils ont apporté un certain nombre de choses – l'institution du jury par exemple, c'est sûr que c'est d'origine germanique et non grecque; pour autant, peut-on dire que le rapport des iraniens, ou des arabes, ou des indiens ou des chinois à la civilisation occidentale est du même type? Certainement pas; voilà des civilisations qui, pour certaines, sont plus vieilles ou aussi vieilles – même si on remonte la Grèce à 1500 avant J.-C., et les Hébreux à je ne sais pas quelle date – et sur beaucoup de points plus raffinés, il n'y a pas de problème. Les Chinois, les Japonais par rapport à nous autres, surtout par rapport aux Américains, sont de loin ultra-raffinés [*rires*]. Tout ça fait un ensemble. Je ne sais pas. La voie féconde pour aborder cette question, ça serait: transformer les germes de vraie universalité que contient la tradition gréco-occidentale de telle sorte que les autres puissent faire un croisement fécond. Je ne sais pas si ce que je dis est clair: il ne s'agit pas là d'un procédé d'uniformisation mécanique, et pas non plus la connerie: "respecter la différence", ces âneries qui sont répétées à longueur de journée, c'est de quoi vomir. Il ne s'agit pas de respecter la différence pour respecter la différence, mais d'une universalité qui est capable de faire sa place à l'altérité tout en la maintenant comme altérité, mais aussi en créant une unité – n'est-ce pas? – à un certain niveau qui reste à définir. Cela, nous-mêmes nous ne l'avons pas encore fait: enfin, après tout, qu'avons-nous tiré de ces formes de culture (je ne parle pas quand même du problème politique)? Bien sûr pendant un certain temps on a tiré des estampes japonaises (allusion au fait qu'autour des années 1900, quand un monsieur voulait faire une proposition malhonnête à une dame, il disait "J'ai une belle collection d'estampes japonaises – érotiques, bien entendu – est-ce que vous voulez venir chez moi pour les regarder?"). Plus généralement, il y a le problème des rapports des japonaiseries et des chinoiseries avec une certaine évolution de la peinture en Occident à partir de 1850; de même, le rapport de l'art nègre

et aztèque avec Picasso. Maintenant, il y a des jeunes Américains et des jeunes européens qui font de la méditation transcendante. Mais mis à part cela? On a tiré très peu de choses.

Pouvait-on tirer plus? Est-ce qu'on peut tirer quoi que ce soit d'une culture? Est-ce que ça veut dire quelque chose? Je crois que ça c'est le problème fantastique, une question très difficile. Ce qui se passe actuellement, c'est une assimilation au plus bas niveau, par les biens de consommation, les vidéo-cassettes – ou les mitraillettes, bien sûr. Problème.

©1990 Agora International. Transcription partielle faite par François Loget et relue par David Ames Curtis.

Notes

N.B.: Les notes ont été préparées par Agora International.

- 1 "Fait et à faire" (1989), *Fait et à faire*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 21.
- 2 *La société bureaucratique*, tome 1: *Les rapports de production en Russie*, Paris, Éditions 10/18, 1973, pp. 11-61; repris dans *La société bureaucratique* (nouvelle édition) Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1990, pp. 20-56.
- 3 "Sur le contenu du socialisme, II" (1957), *Le contenu du socialisme*, Paris, Éditions 10/18, 1979, pp. 103-221.
- 4 "Sur le dynamique du capitalisme", *S. ou B.*, 12 (août-septembre 1953), pp. 1-22, et *S. ou B.*, 13 (janvier-mars 1954), pp. 60-81.
- 5 "Le mouvement révolutionnaire sous le capitalisme moderne" (1960-61), *Capitalisme moderne et révolution*, tome 2: *Le mouvement révolutionnaire sous le capitalisme moderne*, Paris: Éditions 10/18, 1979, pp. 47-203.
- 6 "Recommencer la révolution" (1964), *L'Expérience du mouvement ouvrier*, 2: *Prolétariat et organisation*, Paris, Éditions 10/18, 1974, pp. 307-65.
- 7 "La Suspension de la publication de *S. ou B.*" (1967), *L'Expérience du mouvement révolutionnaire*, tome 2, pp. 417-25.
- 8 "Le prolétariat et sa direction" (1952) et "Organisation et parti" (1958), *Éléments pour une critique de la bureaucratie*, 2^e édition, Paris, Gallimard, 1979, pp. 59-70 et 98-113.
- 9 "Le parti révolutionnaire" (1949), "La Direction prolétarienne" (1952) et "Postface au *Parti révolutionnaire* et à *La Direction prolétarienne*" (1974), *L'Expérience du mouvement ouvrier*, tome 1: *Comment lutter*, Paris, Éditions 10/18, 1974, pp. 121-43, 145-61 et 163-78; et "Prolétariat et organisation, I" (1959) et "Prolétariat et organisation, II" (1959), *L'Expérience du mouvement ouvrier*, tome 2, pp. 123-87 et 189-248.
- 10 Voir "Sur l'expérience de ILO et de ICO", dans "Le projet révolutionnaire aujourd'hui: Entretien avec C. Castoriadis (26 janvier 1974)", "dernier numéro", Agence de presse "Libération", sup. APL Information, pp. 8-9, repris dans *Une Société à la dérive*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, pp. 38-41.
- 11 Voir "Postface à *Recommencer la révolution*" (1974), *L'Expérience du mouvement révolutionnaire*, tome 2, pp. 373-84, et la note 1 du traducteur des *Political and Social Writings*, tome 3: *1961-1979: Recommencing the Revolution: From Socialism to the Autonomous Society*, trad. David Ames Curtis, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993, pp. 85-87.
- 12 "Réfléchir, agir, organiser", texte ronéotypé.
- 13 "La révolution anticipée" (1968), dans Edgar Morin, Claude Lefort et Jean-Marc Coudray (Cornelius Castoriadis), *Mai 68: La brèche*, Paris, Fayard, 1968, pp. 89-142; 2^e édition, Edgar Morin, Claude Lefort, Cornelius Castoriadis, *Mai 68: La brèche*, suivi de *Vingt ans après*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1988, pp. 89-142.
- 14 Introduction générale (1973) à *La Société bureaucratique*, tome 1, pp. 55-61; 2^e édition, pp. 52-56.

15 Daniel et Gabriel Cohn-Bendit, *Le Gauchisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1968, pp. 18-19.

16 Voir "Les mouvements des années soixante" (1986), *La Montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe IV*, Paris: Éditions du Seuil, 1996.

17 Claude Lefort, "De l'égalité à la liberté: Fragments d'interprétation de La démocratie en Amérique", dans *Libre: Politique-Anthropologie-philosophie*, 3 (1978), pp. 211-46.

18 Cornelius Castoriadis, "La découverte de l'imagination", *ibid.*, pp. 151-89; repris dans *Domaines de l'homme. Les carrefours du labyrinthe II*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, pp. 327-63.

19 *Devant la guerre*, tome 1, 2^e édition, Paris, Fayard, 1981.

20 *Un homme en trop: Essai sur "L'Archipel du Goulag"*, Paris, Le Seuil, 1975.

21 Dans un entretien après les grèves de novembre-décembre 1995, "A Rising Tide of Significance? A Follow-Up Interview with Drunken Boat" (1996), paru dans *The Rising Tide of Insignificance (The Big Sleep)*, pp. 155-164, disponible à: http://www.costis.org/x/castoriadis/Castoriadis-rising_tide.pdf et à <http://www.notbored.org/RTI.html> Castoriadis dit: "I have spoken to some friends about beginning some kind of bulletin or journal" et il s'étend sur l'éventuel but d'une telle revue.

22 Maintenant parues.